

LES OUBLIÉS DE L'EMPIRE

- I -

LES CORDES ASSASSINES



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2026

7 rue Clément Ader

56880 Ploeren

www.blh-editions.com

IMPRIMÉ EN BRETAGNE



Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : juillet 2026

ISBN : 978-2-490892-70-9 (broché)

ISBN : 978-2-490892-71-6 (e-book)

VALÉRIE VALEIX

- I -

LES CORDES
ASSASSINES



à ma fille, Audrey,
à ma grand-mère, Yvette.

PRÉFACE

par Mireille Calmel.

Il est des romans qui s'imposent par le fracas de leur intrigue. D'autres choisissent une voie plus feutrée, plus progressive, celle d'un monde que l'on découvre pas à pas, au fil des existences qu'il abrite.

Cordes assassines appartient à cette seconde famille.

Dès les premières pages, Valérie Valeix installe un décor, une époque, une atmosphère. Nous sommes au cœur de ces années troublées où l'Empire napoléonien façonne encore les destins, jusque dans l'intimité des foyers. Ici, l'Histoire n'est pas un simple arrière-plan : elle est une présence diffuse, presque palpable, qui influe sur chaque choix, chaque renoncement.

Au centre du récit, il y a Sophie. Une jeune femme que la vie n'a pas épargnée, et qui voit son existence basculer en quelques jours. De Paris à la Normandie, de la sécurité apparente à l'incertitude la plus totale, son parcours s'inscrit dans une réalité historique où les femmes, souvent, n'ont d'autre choix que de composer avec ce qui leur est imposé. Mais c'est aussi dans ces contraintes que naissent les élans les plus intimes.

À travers Sophie, l'autrice explore avec sensibilité les thèmes qui traversent toute grande fresque humaine : la perte, l'attente, la reconstruction, et cette capacité, parfois insoupçonnée, à se réinventer lorsque tout vacille.

Le roman s'inscrit dans une tradition du récit historique attentif aux détails, aux gestes du quotidien,

aux nuances d'une époque. On y perçoit un goût certain pour la reconstitution, mais aussi pour les objets porteurs de mémoire — telle cette harpe, fragile et silencieuse, qui devient peu à peu un fil conducteur, presque un symbole.

C'est d'ailleurs dans ces éléments que réside l'une des forces du texte : dans cette manière de faire émerger, au cœur du tumulte, des instants suspendus, des respirations où se dessine une autre forme de vérité, plus intime, plus humaine.

Avec *Cordes assassines*, Valérie Valeix propose un roman ancré dans une tradition narrative qui prend le temps de s'installer, de développer ses personnages, de laisser affleurer les émotions sans les brusquer.

C'est une invitation à entrer dans un univers, à en accepter le rythme, à se laisser porter par une histoire où les destinées individuelles croisent les soubresauts de l'Histoire.

Je vous souhaite, chers lecteurs, de vous laisser guider à votre tour dans ce voyage.

*Il est dans le caractère français d'exagérer, de se
plaindre et de tout défigurer quand on est mécontent.
Napoléon Bonaparte.*

Prologue

Chère lectrice, cher lecteur,

Ceci est l'histoire de trois hommes qui ne se connaissent pas encore. Aucun n'est parisien, mais tous ont affaire à la capitale. En cet après-midi du 6 juillet 1821, ils se dirigent vers la galerie de Beaujolais située dans l'aile droite du Palais-Royal. L'un remonte le col de sa redingote grise, l'autre arrime son haut-de-forme qu'il porte crânement sur le côté, le troisième ajuste ses mitaines. L'été est froid.

Nos trois compères ont en commun d'avoir servi dans l'armée de Napoléon, dont on vient d'apprendre la mort. Avec deux mois de retard. Cela n'a rien d'anormal en « un temps où tout prend du temps ».

Tout roi qu'il est, le gros Louis XVIII n'en a été informé que la veille en fin de journée par dépêche télégraphique, au château de Saint-Cloud, sa résidence d'été. Comme Napoléon avant lui et Louis XVI encore avant.

Il faudra des semaines à la province pour apprendre cette nouvelle.

Eux l'ont su par les crieurs de journaux reprenant les termes du quotidien britannique *The Statesman* : *Bonaparte n'est plus*.

Bonaparte n'est plus.

Foutus Anglais ! Ils n'ont jamais pu se résigner à donner son titre d'Empereur des Français à Napoléon. Pour ces « chiens puants », il n'aura toujours été que le général Bonaparte. Et dans la mort, ils lui retirent même son grade. Il n'est plus général, seulement un nom. Et encore, les royalistes français s'abaissent-ils à prononcer ce patronyme en exagérant les syllabes : « Buonaparte. »

L'Empereur n'est plus.

Chère lectrice, cher lecteur, *Bonaparte n'est plus.* Trois mots, un choc. Pour les fidèles, non pour la grande majorité des Français. Voilà plus de six ans qu'ils se complaisent dans une existence étreinte de petits-bourgeois. Ceux-là mêmes qui, au retour d'Austerlitz ou de Wagram, hurlaient des « Vive l'Empereur ! » à s'en déchirer la glotte. Et quand le roi de Rome est né, certains s'étaient même évanouis d'émotion. Et puis, il y avait eu Mont-Saint-Jean... enfin Waterloo le 18 juin 1815. Aussitôt après, on avait vu Talleyrand remorquer Louis XVIII pour l'asseoir sur le trône. Une poignée d'irréductibles avaient trouvé un restant de souffle révolutionnaire pour contester. Et puis, plus rien. Ou plutôt si, une étouffante platitude.



— *La présence des Alliés sur le sol national avait aidé à faire tenir le peuple tranquille, non ?*

— *Oui, lecteurs, vous avez raison. Mais chut, revenons à nos trois officiers.*



Ils convergent vers le café Lamblin. C'est un repaire de bonapartistes où peuvent lever le coude sans trop de crainte les « demi-solde ». Autrement dit

ceux ayant refusé de passer dans l'armée royale à la chute de Napoléon.

Tous trois ont une même idée : partager une pinte de bière entre « vieux de la vieille », entendez par là : « vieux soldats de la vieille armée. » Histoire de parler du bon vieux temps, de gloire, de conquêtes et de femmes...



— *Des femmes ? Avons-nous bien lu ?*

— *Oui, lecteurs, vous avez bien lu. Les femmes sont à la fois une motivation et un réconfort, et cela de tout temps.*

— *Enfin, ces femmes, ils les violaient ?*

— *Il y a eu des viols, mais qui ont toujours été réprimés, enfin en principe. Mais, la plupart se jetaient dans les bras des vainqueurs. Pour l'amour du ciel, chers lecteurs, pourriez-vous cesser de m'interrompre ? Là, merci.*



Avant de savourer sa pinte, il faut montrer « botte blanche ». N'entre pas qui veut avec ses chaussures sales au Palais-Royal. Impossible d'échapper au décrochage, six salons sont à disposition pour ce faire.



— *Ah, ah ! Vous nous faites bien rire. À l'époque, tout le monde était sale. Louis XIV allait « cagner » derrière les rideaux à Versailles.*

— *Ah ! Les mensonges de la Seconde République pour détourner le peuple de son Histoire ! Louis XIV avait sa chaise percée sur laquelle il recevait, c'est étrange, je veux bien vous l'accorder. Quant à nos protagonistes,*

depuis qu'on a redécouvert les thermes d'Herculaneum, ils ont une hygiène assez avancée. Napoléon et Joséphine prenaient trois bains par semaine. Ça vous la coupe ?

— Hum !



Dans le salon de décrochage, le temps que l'employé s'affaire, il est possible de lire le journal du jour et ainsi apprendre de quoi est mort l'Empereur à l'âge de cinquante et un ans seulement.

— Je ne serais pas étonné que les Homards¹ l'aient empoisonné, maugrée le protagoniste portant la redingote grise. Le temps devait leur durer de s'en débarrasser.

Le cireur se garde bien de répondre, ou même de donner son avis. Au fond de la pièce nantie de rideaux de mousseline, de miroirs et de fauteuils de velours, le patron surveille scrupuleusement sa dizaine d'employés : ils ne doivent pas faire de politique. C'est très mauvais pour les affaires. Et dans cet immense centre commercial, elles sont plutôt juteuses, puisque le décrochage est obligatoire. Dame, à deux sous le coup de chiffon, cela toute la journée, il faudrait avoir une écrevisse dans la tête pour risquer la fermeture d'un aussi beau commerce. D'autant que les *mouches*² sont partout.

Des trois galeries de pierres, celle de Beaujolais est la plus courte. Pour parvenir au Lamblin, le second protagoniste passe devant le restaurant Véry et hausse les épaules devant les menus affichant fièrement les prix fixes !

¹ Surnom des Britanniques pour leur habit rouge.

² Mouchards.

— Quelle idée ! Comme si le boulanger peut avoir les mêmes revenus que ce savon à *culotte* de Richelieu³ !

Il est le premier à franchir la porte semi-vitrée du Lamblin. Au comptoir dégarni de ses attributs Empire, une grasse mégère a remplacé la belle limonadière.

Elle se tortille dans sa robe rouge, dont la taille commence à revenir à sa place :

— C'est un vrai rassemblement aujourd'hui qui fera bien nos affaires. Allez !

Elle lui sourit de tout son dentier et le dirige vers l'unique table libre, la 5. C'est vrai qu'il y a du monde, des buveurs, mais aussi des joueurs : de Biribi, de Bouillote, de Pharaon. Mais, il n'a pas envie de jouer, juste de se désaltérer.

Un serveur en culotte beige et habit vert se penche :

— Monsieur prendra ?

— Une pinte de bière.

— Très bien, monsieur.

Une phrase de Napoléon revient soudainement à notre homme :

« *Dans les moments difficiles, le champagne me console.* »



— *Il disait, ça, Napoléon ?*

— *Il disait exactement : « Je bois du champagne quand je gagne pour fêter, je bois du champagne quand je perds pour me consoler. » Bon, on peut rappeler le serveur ?*



³ Le président du Conseil pour encore quelques mois.

— Plutôt une flûte de vin de champagne.

Le serveur s'incline et repart en cuisine.

L'amateur de champagne balaie le café du regard quand, soudain, les gens s'écartent devant un étrange attelage. La mégère de l'accueil s'en revient accompagnée d'un cul-de-jatte qui se déplace sur un fauteuil mécanique. Ses mains sont habillées de mitaines de coton tressé.

La mégère minaude :

— Monsieur, comme vous pouvez le constater, nous sommes complets. Vous n'auriez point à cœur de refuser cet ancien officier grandement infirme !

— Pierre Prudent, ex-capitaine au 5^e dragons, dit l'homme dont la lèvre s'orne d'une fine moustache.

Il se penche pour tendre la main à son interlocuteur :

— Armand Cluzeau, également ex-capitaine, au 7^e hussards.

— Beau *chifrenau*, complimente Prudent en avisant la balafre lui parcourant le front jusqu'à l'oreille opposée.

Cluzeau possède aussi une moustache, très brune. Hélas, elle ne cache rien de ses cicatrices. Quand l'hôtesse voit les deux hommes se serrer la main, elle s'éloigne avec l'agréable sensation d'avoir peut-être fait deux amis.

— Je prendrai comme vous, déclare Prudent. D'où vient votre estafilade ?

— De Mont-Saint-Jean. Mais, vous êtes bien plus esquiné que moi.

Prudent grimace :

— Hum ! C'était à Eylau.

Cluzeau lève les yeux au ciel :

— Ah, couille de bouc, j'y étais aussi, mais j'ai réussi à passer au travers, je ne sais comment d'ailleurs, notre régiment avait été rudement malmené par ces foutus Russes.

On leur sert leurs flûtes de vin de champagne. Ils trinquent :

— Vive l'Empereur et vive le roi de Rome !



— *Qui c'est, celui-là ? Un frère de Napoléon ?*

— *Lecteurs, vous n'êtes pas attentifs, on en a déjà parlé plus haut. Il s'agit du fils de Napoléon et de sa seconde épouse, Marie-Louise, âgé de dix ans en 1821, prisonnier de sa famille autrichienne.*

— *Ah !*



Les verres s'entrechoquent. Pas trop bruyamment quand même. On a beau être au Lamblin, on n'est pas à l'abri des *mouchards* qui doivent rôder de plus belle depuis que la mort de Napoléon est connue. Justement, qui est ce *gonsse* en approche portant une large redingote ? Il a tout du jeune homme de bonne famille, ce n'est sans doute pas un vétéran.

— Messieurs, vous me voyez sincèrement désolé de vous déranger, l'hôtesse me dit que vous seriez assez bons pour m'accueillir à votre table du fait de la foule...

— La table de monsieur, précise Prudent en désignant Cluzeau.

Le nouveau venu avise le balafré :

— On m'a dit que vous étiez capitaine ?

— En effet, au 7^e hussards de même que monsieur au 5^e dragons... répartit Cluzeau, en

souriant à Prudent. Lui était à Eylau, moi à Mont-Saint-Jean...

— Et moi à Essling, Emmanuel Tressan, capitaine au 11^e cuir.



— *Lecteurs, par cuir, il faut entendre « cuirassier ». Quant à Essling, à l'est de Vienne, c'est une bataille sur la route de la victoire de Wagram. Essling est un échec provisoire, non une défaite !*

— *Si vous le dites...*



Prudent n'en revient pas de tomber sur un troisième officier, ses yeux bleus pétillent :

— Incroyable !

— Il est à espérer que n'en surgisse pas un quatrième, plaisante Cluzeau, ou il nous faudra changer de table. Je suppose, monsieur, que vous prendrez comme nous, du vin de champagne. Pour nous consoler, comme disait l'Empereur.

— Absolument, **monsieur**, répond Tressan en tirant la dernière chaise.

Cluzeau fait signe à un serveur chargé d'un plateau où trônent des coupes de crèmes glacées :



— *Des glaces ? Déjà ?*

— *Lecteurs, la première crème glacée a été servie à la table de Charles Ier, roi d'Angleterre dans les années 1630. Avant cela, des sorbets, dont les recettes avaient été ramenées de Chine par Marco Polo. Mais, ce n'est pas d'une glace que Tressan a envie.*



— La même chose, je vous prie.

— Attendez, dit Tressan, portez-nous aussi des boudoirs, invention de Carême pour son maître Talleyrand, cet *espion de cul mal léché* qui nous a livrés au Congrès de Vienne.

Ses deux comparses approuvent tandis que le serveur s'éloigne sans mot dire.

— Vous avez eu de la chance, monsieur, de n'être point blessé du tout, remarque Prudent.

— Loin de moi, l'idée de me comparer à vous, mais je vous prie de croire que j'ai été des semaines dans mon lit, replié sur moi-même, à sursauter au moindre bruit. J'étais devenu plus craintif qu'un chien. Le chirurgien Desgenette qui m'a suivi a conclu que j'avais été atteint de la maladie du « Vent du boulet ».

Cluzeau et Prudent échangent un regard. Ils ont très vaguement entendu parler de cette commotion, mais, comme la plupart de leurs contemporains, ils ont du mal à l'envisager. N'ont-ils pas tous été soumis au feu ? La première fois, on *pose culotte*, mais ensuite on s'habitue !



— *C'est là où on est contents de vivre au 21^e siècle.*

— *Ah ! lecteurs, si vous cessiez de chausser vos lunettes modernes pour juger du passé.*

— *Oh, si on peut plus rien dire !...*



De ressentir une fois de plus l'incompréhension, Tressan grimace :

— Et je n'ai pas pu compter sur mon père, convaincu par ses amis que je simulais.

— Ah ! La famille, soupire Cluzeau, ce n'est pas toujours là que l'on peut puiser la compréhension et la sérénité nécessaires au rétablissement.

— Moi, je n'avais plus que mon vieil oncle, je n'ai dû compter que sur moi-même.

— Comment avez-vous fait ? demande Tressan.

— Seulement si vous me racontez ensuite chacun votre histoire.

Ils hochent la tête.

Prudent sourit à ses souvenirs...



— *Et maintenant, lecteurs, tenez-vous bien tranquilles, ne coupez pas la parole de ce brave.*

— *Quoi, on ne pourra pas poser de questions ?*

— *Seulement si elles sont indispensables à votre compréhension.*

Chapitre 1

Mardi 19 avril 1808.

L'hôtel Prévent est situé au 280 rue Cisalpine, ex-Monceau. Décrétée ainsi pour honorer la victoire de Bonaparte en 1796, elle ne reprendra son nom qu'en 1814.

Le comte et la comtesse de Prévent ont pour voisin le maréchal Bernadotte chez lequel ils ont déjà été plusieurs fois invités.

La salle à manger du couple est une copie de celle de Joséphine à la Malmaison. Murs verts ornés de divinités grecques, table et chaises en acajou, sol en damier. Comme ils ne sont que deux à dîner ce soir, la table a été réduite.

Dans sa robe à taille haute en velours noir à courtes manches ballon, Sophie observe son mari à la dérobée. Elle pose une main tremblante sur son collier en perles d'améthystes, replace machinalement une boucle échappée de son haut chignon brun. Joseph n'a pas encore décroché un mot et tapote la nappe blanche de son index. Aucun n'a touché aux plats de hors-d'œuvre, des croquettes de volailles à la crème et une croustade de nouilles aux truffes.

Voilà des semaines que son mari se montre

taciturne, parfois il ne rentre même pas au domicile conjugal.

Sophie le sait, il a une maîtresse. Une situation conjugale d'une redoutable banalité. Personne ne la plaindra ou même ne la consolera. Qui d'ailleurs ? Ses parents sont morts guillotisés quand elle avait dix ans.



— *Guillotisés ? Oh c'est gai !*

— *Hélas, amis lecteurs, l'époque n'était pas tendre. Sophie n'a pas été la seule dans ce cas.*

— *Qu'est-elle devenue ensuite ?*



Ensuite, Sophie a été élevée par une vieille fille, Adèle de Sémyans, sœur aînée de son père. Mais, Adèle s'est éteinte d'une apoplexie une semaine après avoir organisé le mariage de sa pupille avec le comte Joseph de Prévent.

Joseph a trente-quatre ans, soit dix ans de plus que sa femme ; il est l'héritier de la banque Prévent. Un beau parti pour une aristocrate sans le sou. Tous leurs biens avaient été saisis par les révolutionnaires. Ne reste qu'une petite propriété près de Pacy-sur-Eure. Tante Adèle est parvenue à la soustraire au contrat de mariage stipulant que tous les biens de Sophie sont à Joseph, mais non l'inverse !

— Ma chère, je vous épouse contre rien, estimez-vous heureuse, lui avait déclaré Joseph à l'issue de leur mariage trois ans plus tôt.

Rien ? Non, pas tout à fait. En tout cas, il n'avait pas tordu le nez sur la dote de Sophie : quatre mille francs, ni sur l'appartement de Tante Adèle.

Celle-ci avait tâché de la reconforter :

— Je sais que toutes les jeunes filles n'ont d'yeux que pour les militaires, mais un mari banquier, c'est l'assurance d'une vie douillette. La guerre va reprendre. Je ne veux pas t'imaginer jeune veuve.

Joseph de Prévent est un bel homme aux cheveux « aile de corbeau ». Ses larges favoris sont impeccablement taillés. Il prend soin de sa personne. Ce soir, il est vêtu d'une redingote « vert goutte d'eau », d'un gilet caramel de soie brodée, d'une culotte blanche et de souliers noirs à boules d'argent. Les effluves de son Eau de Cologne se mêlent aux arômes des mets.

Il consulte régulièrement sa montre en or. C'est fort mal poli pour son épouse. Sans doute, est-il pressé de rejoindre sa maîtresse.

Sur la commode en acajou, une ravissante pendule en bronze, Aphrodite dans sa baignoire, égrène les pesantes minutes.

La porte s'ouvre sur deux serviteurs, l'un repart avec les plats, l'autre dépose deux entrées, des timbales de crevettes à la dieppoise et des quenelles de perdreaux en surprise.

À nouveau le silence.

Joseph porte son verre de cristal taillé à ses lèvres. C'est son troisième. Il regarde droit devant lui, par-dessus l'épaule de Sophie.

Elle brûle d'envie de crier « Mais parlez, dites quelque chose ! » Car ils se vouvoient. Mais elle n'ose pas. Une femme de la haute société ne dit pas ces choses-là.

Sophie ne supporte plus ses silences accusateurs. Dans ses yeux noirs, elle peut lire « Où est l'enfant promis par votre jeunesse ? »

Un fils, bien entendu que son père préparera à la

relève. Si c'est une fille, ce sera le couvent. Elle-même y est allée, de six à douze ans, chez les Filles de Saint-Thomas d'Aquin. À la disparition de ses parents, Tante Adèle était devenue tutrice de la fillette. Après le couvent, toutes deux avaient vécu en recluses dans l'appartement de la vieille fille, rue Quincampoix.

Joseph se lève brusquement, renversant son verre de vin, tachant la belle nappe. Sophie sursaute, mais reste assise. Elle craint cette lueur dans le regard de son mari. Il contourne lentement la table, il est maintenant derrière elle. Un tremblement intérieur la parcourt. Il appuie ses mains sur ses épaules. Elle sent son souffle sur sa nuque. Ses lèvres se posent derrière son oreille, sa langue caresse son lobe. Mais, Sophie s'échappe de l'écrin de ses bras. Il tente de la retenir. Elle s'enfuit jusqu'à la porte qu'elle ouvre avec le sentiment que ses jambes se dérobent. Elle bouscule le serviteur et son plat de faisans de Bohême. Joseph se lance à sa poursuite, l'homme de service s'aplatit contre le mur. Comme tout le personnel, il est coutumier des scènes entre époux.

Sophie saisit sa robe à pleines mains pour grimper plus vite l'escalier de marbre menant à l'étage. Son cœur bat à tout rompre.

Les paroles de Tante Adèle lui reviennent :

« Les hommes, hélas, ont tous les droits. Raison pour laquelle j'ai refusé de me marier. Mais, cette liberté relative, je l'ai payée cher, je n'ai pas eu d'enfants et on m'a jugé. »

Les hommes ont tous les droits.

Pourtant élevée à obéir, Sophie ne se résigne pas. Même s'il finira par la prendre, comme chaque fois, il n'aura que son corps.

Elle parvient hors d'haleine dans sa chambre, claque la porte qu'elle verrouille. Elle sait que cela n'arrêtera pas Joseph. Elle prend le temps de se calmer.

Mais, déjà, il tambourine et menace :

— Ouvrez ou craignez ma colère !

Sophie ferme les yeux, écoute les battements désordonnés de son cœur.

Les hommes ont tous les droits...

La porte tanguait sous les coups d'épaule de Joseph.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Malgré sa rudesse, son mari dans les débuts de leur mariage avait fait montre de volupté. Il avait été fier de la présenter dans les salons. Et puis, les choses avaient changé. Pas du jour au lendemain. Plutôt insidieusement. Il s'absentait de plus en plus. Parfois, des semaines entières.

Elle lui avait trouvé des excuses : la banque le retenait. Les questions étaient venues : est-ce la faute de l'héritier sans visage ? Qu'avait-elle fait pour mériter qu'il se détourne ?

L'an passé, lors d'une soirée au palais de l'Élysée, chez Caroline Murat, elle avait été approchée par un jeune officier, un lieutenant des fusiliers grenadiers. Il avait tenté de l'entraîner dans une allée moins fréquentée du jardin.

— Enfin, monsieur, veuillez me laisser, je suis mariée.

L'impudent avait ri :

— La belle affaire ! Serais-tu amoureuse ?



— Pourquoi lui pose-t-il cette question ?

— *Chères lectrices, à l'époque de Sophie, et pour longtemps encore, les gens se marient rarement par inclination, il faut que l'union contractée rapporte, soit en numéraire, soit en alliances ; les deux, c'est encore mieux ! Ceci afin d'évoluer dans le monde. Mais, revenons à Sophie.*



Le tutoiement l'avait choquée. Encore un de ces militaires qui se croit tout permis. Joseph les méprise, affirmant qu'ils sont sans éducation à l'image de leur maître à tous : l'Empereur.

Joseph est un royaliste caché. Il attend son heure. Avec l'invasion de l'Espagne, elle ne saurait tarder. Il a pronostiqué, devant des amis sûrs, que Napoléon y laissera sa Grande Armée. Quant au jeune officier, il avait insisté :

— Tu es bien sotte de ne pas lui rendre la pareille, ton mari te trompe copieusement avec une duchesse anglaise.

Son cœur avait suspendu un battement.

Le malotru avait poursuivi :

— Allons donc, tous tes amis le savent, et toi, non ?

Elle était devenue pâle et s'était éloignée, la moue méprisante.

Oui, tout le monde le savait, même Caroline Murat, dont Joseph est l'un des banquiers. Caroline avait passé son bras sous le sien :

— Lady Olivia est la veuve de l'amiral de Saint-Clare mort à Cadix. Cela ne va pas durer, soyez sans crainte. Les hommes reviennent toujours quand ils sont lassés. Ce sont des enfants auxquels il faut pardonner. Ils sont ensuite tout aimables. Jusqu'à la

fois suivante.

Elle avait eu un soupir de compassion. Le couple Murat n'est pas non plus toujours au beau fixe alors que leurs débuts avaient été tout feu tout flamme.

Joseph secoue toujours la porte, sa colère enfle :

— De quel droit osez-vous m'interdire l'accès à votre chambre ? Vous êtes ma femme et je suis chez moi ! Chez moi, vous entendez !

« *Et aussi chez moi par notre mariage ?* »

Dans son lit bateau en acajou orné de bronze et surmonté d'un immense daïs, Sophie se recroqueville. Ses doigts agrippent le couvre-lit de satin crème. Sa poitrine se soulève au rythme de ses fortes respirations.

La porte finit par céder, elle pousse un cri. Tétanisée, elle ne parvient plus à bouger — pour aller où ? — ni à s'exprimer — pour dire quoi ?

Joseph reste un moment à observer sa proie. Sa fuite a défait son chignon, les boucles cascaden gracieusement sur ses épaules. Il la trouve excitante ainsi effrayée. Il ôte sa redingote qui s'écrase sur le parquet. Défait lentement le pont de sa culotte, s'approche. Puis, il s'abat sur elle, cherche à l'embrasser. Il sent le vin. Elle tourne la tête. D'une main, il remonte sa robe, de l'autre, il immobilise son visage. Sa langue s'introduit dans sa bouche, ses doigts pénètrent son intimité. Elle étouffe sous son poids et se raidit ; voudrait crier, appeler à l'aide. Mais, personne ne viendra.



— *Mais, mais... il la viole...*

— *On peut le dire, en effet, chers lectrices et lecteurs, mais le viol entre époux n'apparaîtra qu'en 1990*

dans le Code civil. Joseph tomberait des nues s'il apprenait cette évolution de la Loi. Quant à Sophie...



Tandis qu'il la prend en ahanant, son esprit s'échappe.

« Que font les domestiques ? Vaquent-ils à leurs occupations ? Ou ont-ils l'oreille collée à la porte que Joseph a tout de même pris soin de refermer ? »

Enfin, il cesse ses va-et-vient. C'est fini. A-t-il joui ? Son corps en ruine est incapable de le dire.

Il va se relever, rajuster son pont de culotte, ramasser sa redingote, quitter l'hôtel. La paix reviendra pour quelques heures ou quelques jours.

Mais, cette fois, Sophie se trompe. Joseph s'abat à ses côtés. Elle tourne la tête du côté de la fenêtre. Ses yeux bleus se voilent de larmes silencieuses.

L'odeur de l'amour s'invite entre eux. Plutôt celle du rut. Sous leurs uniformes dorés ou leurs redingotes brodées, les hommes sont à peine civilisés.

Joseph cherche à prendre sa main, elle la lui refuse, il insiste. Ce soudain accès de tendresse inquiète la jeune femme.

— Que vos doigts sont froids, murmure-t-il.

Non sans raison.

— Pourquoi ne pas m'avoir donné d'enfants ?

Le ton est presque une supplique. Que lui répondre ? Elle ne s'est jamais refusée à lui, n'a pas fait le nécessaire après l'amour pour éviter une grossesse. Elle aurait été heureuse d'enfanter d'un être qui l'aurait aimée, pour elle.

Elle avait même consulté en secret, à la Maternité, le célèbre Baudelocque. Il n'avait rien décelé pour empêcher une fécondation.

Des ronflements s'élèvent. Joseph s'est endormi, la tête sur son épaule.

Sophie se dégage en douceur, quitte le lit ravagé. Remet de l'ordre dans sa coiffure et rajuste sa robe. Elle se recompose un visage pour les gens de maison, se force à sourire pour masquer ses blessures et, surtout, cette brûlure intime. Sur le palier, elle ramasse la redingote de son mari. Il lui vient un instant l'idée de fouiller dans les poches, mais se ravise. Elle ne va pas s'abaisser à chercher une preuve de ce qu'elle sait déjà. Elle dépose le vêtement sur l'assise de lampas vert d'un fauteuil en acajou. Puis, elle sort en refermant la porte sans bruit. Surtout préserver cette bulle de paix. L'empêcher d'éclater trop vite.

Dans le couloir, elle avance comme une automate. Elle croise, Nine, sa femme de chambre :

— Tout va bien, madame ?

Il y a de l'inquiétude dans sa voix. Au moins quelqu'un qui manifeste un peu de compassion.

— Oui, n'allez pas dans ma chambre, monsieur repose.

Elle n'attend pas de réponse et poursuit son chemin. Ses pas la dirigent vers le salon de musique. Une petite pièce au même étage, tendue de mauve, sa couleur favorite. Une harpe et un piano-forte trônent. Mais, c'est la vue du bel instrument à cordes qui apporte du baume au cœur de Sophie. Une harpe en bois d'érable ornée de stucs et de bronzes, confectionnée par Sébastien Erard, rapportée de Londres par Joseph. Un cadeau comme il lui en faisant tant avant...

« *Lady Olivia.* »

Elle n'arrive même pas à maudire sa rivale.

Elle caresse avec amour les premières cordes, fait retentir quelques notes désordonnées. Puis, elle prend place sur la chaise à dossier ajouré en bois de citronnier. Elle pose le bout de sa chaussure en soie blanche sur la pédale du « ré », ouvre sur le portepartition en acajou son cahier de musique, tourne les pages et, enfin, incline son ami l'instrument.

Ses doigts virevoltent sur les cordes, exhalent *L'Égyptienne* de Rameau. La mélodie la transporte dans l'appartement de Tante Adèle, elle aussi grande harpiste. Comme elle lui manque.

Son répit ne dure pas. Voilà Joseph qui s'inscrit dans son champ de vision. Elle ne cesse pas de jouer et le défie du regard. Il bascule brutalement la harpe, mettant fin à l'aubade.

— Vous pourrez jouer toute la nuit si le cœur vous en dit, mais vous devez savoir une chose : demain matin, vous serez dans un fiacre pour votre maison normande.

Elle se lève d'un bond :

— Vous me répudiez ?

— Non, j'ai fait faillite. L'hôtel est saisi de même que tous mes biens. Comme il n'est pas question que j'aille en prison pour dettes, je vais passer quelque temps en Angleterre...

— Comme par hasard...

— Qu'insinuez-vous ?

— Je me demande bien pourquoi l'Angleterre, que faites-vous du Blocus Continental qui interdit les échanges avec ce pays ?

Joseph reste un instant coi.

— Cela n'empêche en rien la contrebande. Mon passeur est justement un fraudeur.

— Quand partez-vous ?

— Il vaut mieux que vous ne le sachiez pas, vous serez peut-être amenée à être interrogée. Prenez vos valeurs. Vous en aurez besoin durant mon absence.

— Vous me laissez partir sans rien d'autre que mes bijoux ?

— C'est que je n'ai plus rien à vous donner.

— Reviendrez-vous ?

Joseph ne répond pas et quitte le salon.

.../...